

YVON PRADEL

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue
de Monsieur Christian LIGER,
Président de l'Académie.

Remerciements
de Monsieur Yvon PRADEL
et éloge de son prédécesseur
Monsieur Joachim DURAND.

Vendredi 4 février 1994

L'ordre du jour prévoit l'installation de M. Yvon Pradel élu au fauteuil laissé vacant par le décès de M. Joachim Durand.

M. Pradel est introduit par ses parrains et est accueilli par le président Liger.

Permettez-moi, Monsieur, d'emprunter pour un instant le costume classique : imaginez que nous revenons trois cents ans en arrière. Voici ce que j'aurais pu vous dire : L'Académie reconnaît en vous, Monsieur, un de ces excellents ouvriers, un de ces fameux artisans de la belle gloire qui va la soulager dans les travaux qu'elle a entrepris... Elle reconnaît en vous un génie aisé, facile, plein de délicatesse et de naïveté, quelque chose d'original et qui, dans sa simplicité apparente et sous un air de négligé, renferme de grands trésors et de grandes beautés... Mais je suis en droit de vous dire, avec toute l'autorité que ma charge me donne, que vous devez vous souvenir sans cesse de celui dont vous occupez la place, pour remplir parfaitement vos devoirs et pour satisfaire aux obligations que vous contractez indispensablement en prenant séance dans cette assemblée aujourd'hui que vous entrez en société avec nous.

Permettez-moi d'arrêter là, Monsieur, un éloge dont la paternité ne m'appartient pas, et qui ne vous est pas destiné ; puisqu'il s'agit du discours que l'abbé de La Chambre adressa à La Fontaine lors de sa réception à l'Académie française. Mais comment, à trois cent dix ans de distance, ne pas apercevoir une pérennité dans l'allégresse un peu anxieuse avec laquelle les Sociétés savantes accueillent les artistes singuliers ? Allégresse de voir la fantaisie entrer dans un cénacle trop austère ; et

anxiété peut-être d'introduire le germe du désordre dans la sérénité de leurs certitudes. Et puis ne remplacez-vous pas ici un grand serviteur de l'Etat, comme La Fontaine remplaça Colbert ? Un baladin à la place d'un administrateur, quel scandale et quelle inquiétude ! Mais il faut bien dire qu'en cette fin du deuxième millénaire, il est temps sans doute que les danseurs prennent la place des calculateurs. Au reste la tragique absence de pensée politique et d'éthique cohérente n'appelle-t-elle pas le règne de l'imagination ?

Reste que nous ne savons pas tout de vous : le théâtre, oui, la littérature, certainement ; mais aussi un personnage de fable. Vous êtes une fable. Je l'ai découvert il y a quelques jours. Car je croyais bien vous connaître : nos chemins se sont trop souvent croisés autour des scènes, sur les plateaux ou dans les coulisses, pour que j'ignore ces aventures. Je croyais tout savoir de vos écrits, de vos mises-en-scène et même de vos secrets de pêche à la truite. Je savais aussi vos enthousiasmes et votre générosité de critique. Mais j'ignorais que vous sortiez d'un conte exemplaire : une de ces histoires un peu fabuleuses où le hasard, qui peut s'appeler aussi la providence, choisit un enfant pour lui ouvrir les espaces d'une autre existence.

Il était une fois donc, un petit garçon assez pauvre, de la région de Béziers : origines paysannes, destinée toute tracée par les déterminismes sociaux. Un abbé le remarque, distingue ses dons, et propose à sa famille de le destiner à une carrière ecclésiastique. Et voici votre père, car c'est de lui qu'il s'agit, engagé dans les études. Vient l'adolescence. La vocation n'y est pas. Qu'importé lui dit son protecteur d'abbé : prends un métier, marie-toi, quand tu auras un enfant, je m'en occuperai. L'enfant, ce fut

vous. Et comme les bonnes fées des contes, vingt ans après le père, l'abbé se souvint et vint chercher le fils. Et c'est ainsi que votre carrière étudiante commença. Mais à l'adolescence encore vos doutes apparurent.

Je ne peux m'empêcher de penser ici à Julien Sorel, à sa détermination d'acquérir le pouvoir à travers l'habit rouge des cardinaux, mais aussi à cette orgueilleuse liberté intérieure qui provoque son échec, sa perte mais aussi son rachat intime. Comme lui, vous quittez donc le petit séminaire; avec, comme lui, l'appui tacite de vos supérieurs pour poursuivre des études supérieures. En khâgne, votre mentor fut le professeur Bocognano ; l'un de ces maîtres qui restent comme des repères tant leur enseignement sait emporter les esprits sur les chemins de la liberté, tels que Montaigne ou Molière les ont tracés : ici point de linguistique absconse, de grammaire systématique ou de préparation exclusive aux rites des grandes écoles. Ces professeurs-là fabriquent des hommes plutôt que des bacheliers. Ou plutôt s'ils ont fabriqué tant de bacheliers, c'est qu'ils se souciaient d'abord de faire des hommes. Et ceci à travers la parole et l'écriture des créateurs.

J'ai dit qu'à votre adolescence, le manque de vocation religieuse vous apparut à l'évidence. Il est vrai qu'une autre passion s'imposait. Le Théâtre. Il vous avait pris dès vos premiers exercices avec les jeunes gens que vous étiez chargé de surveiller. Il vous poursuivait en khâgne, et ne vous quitta plus. Quelle rupture : passer de l'état de séminariste à celui de comédien ! Car la vieille malédiction rôde encore : les grandes fois, dans les moments crispés de leurs histoires, ont presque toujours condamné les comédiens. On les comprend : le théâtre, dans une existence ordinaire, c'est une sorte de proposition nouvelle.

C'est l'exigence de personnages autres que celui dans lequel le destin a voulu nous couler. Bref, c'est le grand blasphème de se recréer soi-même et sans cesse.

Quelle étrange entreprise de pousser sur une scène, et devant cent ou mille spectateurs, son propre corps, son propre visage ; et de dire : Me voici, je suis prince ou bandit, jeune homme ou vieillard, je meurs, j'aime, je tue...

Et même les épisodes de sa vie, on les travestit à mesure qu'ils passent : Molière lorsqu'il tousse imagine des personnages catarrheux, lorsqu'il ne peut plus faire la cabriole, se donne des rôles de vieillards ; et lorsqu'il aime avec tremblement une femme trop jeune, en peint le ridicule désespoir, et le jeu.

Et vous voici, vous Monsieur, engagé très jeune dans cette dangereuse et sublime ambiguïté. Ah ! heureusement que ce n'est pas le bon abbé de la Chambre qui vous reçoit ici, et que je lui ai volé le rôle. Car il aurait immédiatement dénoncé ce désir qui vous tint à vingt ans de vivre mille vies ; et quelles vies ! Don Juan, Richard III, Créon. Désir si fort qu'il vous a suggéré un moment de devenir comédien professionnel. Vous l'auriez pu : observateur, depuis trente ans, de vos spectacles, je peux en témoigner : vous auriez pu être un Galabru ou un Michel Blanc ; acteur pétulant et vulnérable ; Matamore et Sganarelle.

Mais une sorte de juste appréciation des ressources d'un acteur dans notre région, vous persuada de rester amateur.

A vrai dire, je ne suis pas certain que la différence ait eu pour vous beaucoup d'importance. Lorsque comme vous, pendant trente ans, on s'engage sur des tréteaux, lorsqu'on y entraîne sa jeune femme, puis ses filles, et à

présent ses petits-enfants, lorsque l'on appelle sa première fille, Agnès, lorsque toute la famille coud des costumes, peint des décors, lorsque l'on ne mange, ne parle, n'engage son argent que pour le théâtre, qu'est-ce donc qu'être amateur ?

Le Molière des premières années était-il professionnel ? Rimbaud était-il inscrit à la Société des Gens de Lettres ? et Van Gogh pointait-il à l'ANPE des artistes ?

Ah ! je sens que l'abbé académicien va me reprendre. Je sors de mon rôle. Mais enfin, Monsieur, c'est vous qui m'y forcez : vous voici depuis dix minutes assis à cette table et déjà il n'est question que de passion.

Le redoutable Pascal l'avait bien vu, lui qui accusait la comédie d'être le révélateur de toutes les passions, dans des cœurs qui ne se doutaient pas qu'ils pouvaient être passionnés. Aimer comme Juliette, exiger la justice comme Antigone, provoquer Dieu comme Don Juan, s'interroger sans trêve sur le sens de sa vie comme le trio de *Huis Clos*. Telle est la quête extrême, la recherche d'une part ineffable de soi-même, qu'un Janséniste tout donné à Dieu ne pouvait tolérer. Vous, votre passion, ce fut cette Compagnie dont vous fêtez cette année le quarantième anniversaire, la Compagnie des Arènes : quarante ans, et combien de pièces jouées, combien de robes et de vestes cousues, combien de décors construits, combien de nuits de répétitions, combien d'acteurs à faire répéter, et combien de jeunes formés ?

Et vous, Monsieur, pendant quarante ans vous avez été ce ferment dans la ville. Flairant le théâtre partout où il se montrait : critique du *Midi Libre* lorsqu'il s'agissait des autres, membre de l'Association pour le Théâtre populaire lorsqu'il fallait diffuser le théâtre de qualité, mais

surtout metteur en scène avec entrain, acteur avec abandon et auteur avec volupté.

Vous êtes à Nîmes plus qu'un artiste, presque un phénomène sociologique. Vous avez même eu votre bataille d'Hernani le jour où l'on vint siffler une de vos représentations pour une critique que vous aviez faite. Mais j'entends encore notre sévère abbé de La Chambre qui proteste du fond de son XVII^e siècle : il dénonce un dernier trait que le théâtre vous a contraint d'exécuter, et que j'hésitais à dire. Mais enfin, la vérité le veut : on vous a vu, Monsieur, on vous a vu en petite jupe et mollets découverts ; et quand vous a-t-on vu ? de nuit ; et où ? dans les Jardins de la Fontaine : vous y jouiez *l'Assemblée des Femmes*, d'Aristophane, où votre propre épouse avait pris le pouvoir ! Aristophane que vous aviez adapté : car vous-même, n'êtes-vous pas semblable à ce comique grec qui brandissait le fouet de la satire sur sa propre cité ? L'une de vos premières pièces traite des rapports Paris-Province, c'est *Le Parisien, Madame* ; une autre évoque les problèmes de frontière, et cet instant où un généreux visionnaire s'installa entre deux lignes de démarcation: c'est *Les petites bornes* ; une autre la *Correction*, c'est Mai 68 qui vous l'inspira. Et puis, il y a Aristophane et Rabelais vers lequel vous revenez régulièrement pour y faire entendre les bruits, les fureurs, mais surtout les ridicules d'aujourd'hui.

Mais j'ai tort, Monsieur, peut-être me trompè-je : vous avez un autre amour, une autre admiration éperdue : celle de la littérature. Votre goût des mots et des idées, ou plutôt des idées qui ne savent pas se passer des mots, tient de la ferveur. Ecoutez :

« Harmonieuse Moi, différente d'un songe,
Femme flexible et ferme aux silences suivis
D'actes purs !... »

et encore :

« Dors ma sagesse, dors. Forme-toi cette absence ;
Retourne dans le germe et la sombre innocence.
Abandonne-toi vive aux serpents, aux trésors... »

Vous le voyez je suis encore ici indiscret, car je révèle une ancienne liaison : vous avez reconnu votre amie intime, celle qui partagea pendant des mois votre vie : *La Jeune Parque* de Valéry. Diamant pur de l'écriture et de la pensée. Quelque part entre Molière et Valéry doit loger le génie français : vous allez de l'un à l'autre avec la même ferveur, le même étonnement, le même désir de les faire partager. Vous avez sur ce point, cette générosité extrême qui avant de donner s'ouvre aux autres : l'écriture des autres, vous l'aimez comme un fruit, et votre gourmandise n'exclut aucune essence. La passion, toujours la passion. Cette passion même qui nous permet de revenir au théâtre. Car c'est le même mouvement : Ah ! il n'est pas étonnant que ces vocations-là vous prennent vers dix-sept ans : on veut alors prendre tous les masques, vivre toutes les amours, et toutes les aventures ; car on sent bien que la triste comédie des adultes vous attend pour vous réduire.

Au fond, l'inquisition de Genève ou de Rome se trompaient : le simulacre de la vie, le détournement de l'homme, ça n'est pas le théâtre qui le propose, c'est la vie ordinaire. Les comédiens, c'est nous, chaque jour, un peu partout, dans nos charges et nos fonctions. Montaigne a cent fois raisons contre Pascal lorsqu'il annonce :

« La plupart de nos vacations sont farcesques. Le monde entier joue la comédie. Il faut jouer dûment notre rôle mais comme rôle d'un personnage emprunté. Du masque et de l'apparence, il n'en faut pas faire une essence réelle, ni de l'étranger le propre. »

C'est pourquoi, Monsieur, je vous dis notre plaisir à vous accueillir ce soir dans notre Académie plus de trois fois centenaire : vous y apporterez le verbe et l'écriture, le roulement du chariot de Thespis et le bruit des foules derrière le rideau. Vous pensiez avoir interprété tous les rôles. Mais voici qu'en vous invitant parmi nous, nous vous en proposons un nouveau. Il n'est pas si facile ; il y faut de la mesure et de l'équilibre, de la curiosité et de la sagesse. La passion y est forte, mais le style la module. De quoi exercer quarante ans d'expérience avec les trente-cinq nouveaux partenaires que nous vous offrons. Vous vous en tirerez, nous en sommes sûrs, sous les applaudissements.

*

C'est en termes choisis que M. Yvon Pradel remercie notre Compagnie et dresse un tableau complet de notre confrère Joachim Durand, mettant en valeur ses qualités morales et humaines.

Monsieur le Président,
 Monsieur le Secrétaire perpétuel,
 Monsieur Jean-Marie Granier, membre de l'Institut,
 président de l'Académie des Beaux-Arts,
 Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie,
 Chers parents et amis,

Comme un boxeur, après une volée de coups, chancelle sans tomber, ainsi dois-je rester debout, dans cette auguste salle, après une volée d'éloges.

Et comme un comédien, qui saurait mal son rôle, et se cramponnerait à son papier, au fond de son chapeau — *j'ai le trac*.

Qu'il est impressionnant d'avoir sous les yeux un public, dont on connaît tous les visages !

Et de ne pas pouvoir, maintenant, se camoufler derrière un personnage, qu'il soit Mascarille ou Figaro, pour dire enfin sa vérité.

Elle est pourtant simple, à présent, ma vérité. Elle est reconnaissance envers Monsieur le Président, Christian Liger, qui vient de m'accueillir si chaleureusement. Et je me réjouis que ce soit lui, auteur et critique dramatique, romancier, conférencier, essayiste de grand talent — et notre très cultivé adjoint à la Culture — qui soit venu m'ouvrir les portes, sans complaisance ni solennité. Et dans un style d'une si belle tenue.

Reconnaissance aussi, évidemment, envers vous, Mesdames et Messieurs les Académiciens, qui m'avez fait l'honneur de bien vouloir m'accepter parmi vous.

Et j'y suis d'autant plus sensible que les visites que l'Académie de Nîmes propose, *après* une élection — à

l'inverse de l'Académie française, qui impose ses visites *avant*, pour une véritable campagne électorale —, ces visites de remerciements, si je puis dire, dont quelques-uns m'ont amicalement dispensé, m'ont permis de découvrir, non seulement la diversité et la beauté de la ville, dont il m'a fallu parcourir, à pied et en voiture, les sept collines et la plaine, parmi les pins et les oliviers — et les feux rouges ! — mais encore la pluralité et la qualité des membres résidants de ce pacifique aréopage.

Certes, nous sommes ici, dans cette salle, comme dans la fameuse galerie des portraits *d'Hernani*, quand don Ruy Gomez montre au roi Don Carlos ses orgueilleux ancêtres — et des ombres célèbres couronnent la majesté de ces lieux : celles de Mgr Fléchier, Léon Ménard, Florian, Jean-François Séguier, Rabaut Saint-Etienne ; celles de Guizot, Alphonse Daudet, Jean Reboul, Jules Salles ou Gaston Boissier. « J'en passe et des meilleurs... »

Mais ce « cercle d'amis qui s'étaient choisis, et qui vivaient dans une heureuse union » — cette « compagnie de gens d'esprit et de savoir », elle m'est apparue aujourd'hui tout à fait fidèle aux hommes illustres qui la fondèrent, et d'une remarquable diversité, par les professions et les personnalités qui la composent. Et de ces visites, de ces entretiens, je garde le souvenir d'une bienveillance, d'une courtoisie, d'une tolérance, toujours dignes des origines. « On tâchera d'éloigner de l'Académie tout ce qui pourrait en quelque façon nourrir la discorde. »

Dans une ville que l'Histoire a marquée de ses violences, dans un monde où sévissent toujours « le bruit et la fureur », l'Académie de Nîmes, par son harmonie, devient exemplaire.

D'où le scrupule qui me point : ai-je bien mérité de partager cette sérénité académique ?

N'avez-vous pas ouvert la porte à une espèce de trublion, à un remuant saltimbanque ?

Quand on sait — *mutatis mutandis* — que Molière ne fut pas reçu à l'Académie française, parce qu'il sentait un peu le soufre, à l'époque — et que Sacha Guitry en fut écarté, sous prétexte qu'il pouvait se faire siffler, au théâtre, et entraîner la vieille Dame du Quai Conti dans sa disgrâce — on ne peut qu'admirer votre mansuétude et votre courage.

J'essaierai de m'en montrer digne.

Et, tout de suite, en faisant l'éloge de celui à qui je vous dois le privilège de succéder.

Le Hasard nous fait parfois des signes. Dans cette « forêt de symboles », dont parle Baudelaire, comment ne pas remarquer une curieuse homonymie :

Joachim, ou Joakim — nous dirons Jo comme il l'avait voulu —, Jo Durand est né le 20 mars 1903 au Pradel — un petit village gardois qu'il a passionnément aimé : « Bien qu'absent du Pradel, dira-t-il, il n'est pas de jour dans ma vie où je n'ai revu par la pensée, ne serait-ce qu'une seconde, les horizons qui ont enchanté mes yeux d'enfants, et je n'ai jamais perdu le souvenir de cette heureuse époque où, en pantalons courts, dans les environs immédiats du Pradel, j'allais dans les châtaigneraies, cueillir des champignons. »

A son dernier ouvrage, *Ultime contribution*, il donnera pour sous-titre : « Souvenirs d'un Cévenol », et comme illustration, sur la couverture, « le château de Pradel », que son beau-père avait acheté en 1886 — et qui l'a fait

certainement rêver — au moins autant que moi !

Il avait assez le sens de l'humour, Jo Durand, pour se réjouir, j'imagine, que ce Pradel, ce « petit pré » — que l'on peut supposer toujours vert — ait pu l'accompagner, de sa naissance à la célébration d'aujourd'hui.

Et pourtant, ses débuts furent rudes. Son père, Ambroise, ouvrier mineur, est tué dans un éboulement au puits du Pontil, le 14 février 1905. Jo a deux ans. Sa mère, Elodie, qui avait eu, d'un premier mariage, une fille, Eva — et du second, une autre fille, Elise, et Joachim, se remariera, une troisième fois, en 1908, avec Clovis Rouquette, riche commerçant, puis rentier, propriétaire du château de Pradel.

Dans la plaquette que quelques amis — cévenols et nîmois — ont fait éditer à l'occasion de ses quatre-vingts ans, nous découvrons les photos de son père, de sa mère, de Clovis Rouquette et du fameux château, de la maison de sa grand-mère maternelle ; nous découvrons ses photos de jeunesse, son portrait et son buste, par André Méric, et la terrasse qu'il aimait, de son maset, à Nîmes, quartier de la Planète — son maset qu'il a légué à l'Académie —, mais rien de précis n'éclaire ses études.

Et pourtant, elles furent brillantes.

Remarqué et encouragé par le directeur du Cours complémentaire de la rue Poise, Claude Mellarède, dont il fera plus tard un émouvant éloge, il entre à 17 ans et demi dans l'Administration des Postes, à Paris. Mais, désireux de « monter » plus haut, il prépare et réussit le concours d'entrée à l'Ecole des Sciences politiques, qui était, avant l'ENA, le creuset de l'élite intellectuelle de la nation. Deux professeurs le marquent de leur talent : André Siegfried et Elie Halévy, qui lui enseignent la géographie

économique et l'histoire politique.

A la sortie de l'Ecole, il présente le concours de l'Administration centrale de la Marine nationale, en sort major, et devient successivement sous-chef de bureau en 1935, chef de bureau en 41, puis sous-directeur en 1947.

« A ma chance d'étudier rue Saint-Guillaume, écrira-t-il, s'est ajoutée pour moi celle d'entrer par la suite dans l'Administration centrale de la Marine nationale... Je suis heureux d'avoir servi cette grande Dame qu'est la Marine nationale, où l'héroïsme et l'honneur ont encore tout leur sens.»

Mais, en 1958, des ennuis de santé l'amènent à demander sa mise à la retraite, qui lui est accordée, ainsi que l'honorariat, en remerciement de ses « très solides connaissances professionnelles, son jugement sûr, son dévouement exemplaire, sa courtoisie et son tact, enfin son sens des intérêts de l'Etat. »

Cévenol de souche et de cœur, haut fonctionnaire d'une rare qualité, il restait à Jo Durand de s'illustrer dans les passions qui firent battre sa vie (après le foot dans sa jeunesse) : la politique et l'écriture.

Très jeune, en 1925, il adhéra aux Jeunesses socialistes du Gard, et leur resta fidèle toute sa vie, en même temps que son ami, Edgar Tailhades, qui fut un grand maire pour Nîmes. Excellent orateur, il prit la parole dans d'importantes manifestations : à La Grand'Combe, à Lasalle, Uzès, Alès, Nîmes, dans tout le Gard. Il refusa de se présenter en 1931 à la candidature au Conseil général, mais collabora au journal socialiste *Le Combat social*, où il rédigeait les articles de politique extérieure. Il participa, tant

à Paris que dans le Gard, à la plupart des congrès et des manifestations socialistes. Il faut lire, d'ailleurs, la plaquette qu'il a consacrée aux *Militants socialistes gardois*, dans la période héroïque de 1878 à 1928 : il y raconte la fondation de la Fédération socialiste du Gard, en 1894, dans la chapelle de l'ancien lycée de Nîmes, sous la présidence de Jean Jaurès ; puis analyse les grèves de 1881-90-97 dans le bassin minier d'Alès; puis dresse la liste des militants socialistes gardois, par ordre alphabétique — 230 noms ! — comme sur un arc de triomphe. Il faut lire tout cela pour juger de la force et de la sincérité de ses convictions. Ce fils de mineur a toujours été marqué par la misère et l'espérance de *Germinal*.

Mais sa passion politique l'a rarement aveuglé. Elle fut équilibrée, si l'on peut dire, par sa passion littéraire. Et celle-là, qui s'était manifestée très tôt, elle aussi, en 1931, dans une brochure *Etudes et Portraits*, préfacée par Georges Bruguiier, sénateur du Gard, la voilà qui éclate et s'épanouit à compter du jour où Jo Durand est reçu à l'Académie de Nîmes, le 20 décembre 1968. Il y fait un vibrant éloge d'Etienne Velay, maire de Nîmes de 1940 à 1944, les dates sont éloquentes. Il y cite un poème inédit de Paul Valéry, écrit à 15 ans, et découvert par Octave Nadal, un poème qui préfigure *La Jeune Parque* :

« Je raffine mon goût du Bizarre et du Beau...
Et je jouis sans fin de mon propre cerveau. »

Autre signe du Hasard — entre parenthèses : mon diplôme d'Etudes supérieures, à l'Université de Montpellier, était consacré à « L'évolution du Symbolisme chez Paul Valéry » !

Académicien nimois en 1968, président de l'Académie en 1978, Jo Durand va éditer jusqu'à douze recueils, douze petits livres qui rassemblent ses articles dans les journaux, ou ses nombreuses communications à l'Académie.

Grâce à l'obligeance de Madame et de Monsieur Lassalle qui me les ont confiés, j'ai pu lire tous ces ouvrages, depuis *Feuillets épars*, paru en 1973, jusqu'à *Ultime contribution*, paru en 1990. C'est une œuvre considérable, et assez étonnante.

On y découvre Jo Durand, ses curiosités, ses expériences, ses anecdotes, souvent piquantes, ses maximes, à la manière de La Bruyère ou La Rochefoucauld. Mais aussi une foule de personnages, illustres ou méconnus.

A la différence de Suétone, notre chroniqueur ne s'attache pas seulement aux Césars de l'Histoire — qui le passionnent toutefois, comme l'amiral Nelson ou le second William Pitt, comme Jean Jaurès ou Talleyrand. Ce sont souvent les seconds rôles qu'il met en montre, les poètes de chez nous comme Mathieu Lacroix ou Théodore Aubanel, les poétesses occitanes du XIII^e siècle à nos jours, ou encore les femmes au destin exceptionnel : la stoïque Madame Rolland, la belle Madame Tallien, ou la comtesse de Castiglione, qui séduisit Napoléon III, pour favoriser l'unité politique de l'Italie.

Il va plus loin encore, dans ce désir de ne rien laisser perdre, à la recherche du temps passé : il consacre toute une brochure à *Quarante Gardois célèbres ou méritants*, faisant lui-même le compte qu'avec les trente, déjà traités, ils sont soixante et dix qu'il a sauvés de l'oubli !

Quelle générosité dans ce foisonnement ! Toute une Comédie humaine se rassemble et se met à vivre sous ces titres : *Languedoc et Provence, Angleterre et Italie*,

Littérature et Politique mêlées, Feuilletts épars ou Derniers feuilletts.

Depuis Antonin jusqu'à la duchesse d'Uzès, depuis « les trois sœurs », de Pascal, de Chateaubriand et de Renan, jusqu'aux « trois maires », de Nîmes : Hubert Rouger, Etienne Velay, Edgar Tailhades ; depuis les contemporains, qu'il a connus et admirés, comme André Chamson, Henri Chabrol, Ivan Gaussen, Georges Martin, le pasteur Brunel, Henry Beauquier, Georges Bruguier, Eloy Vincent, Marc Bernard, ou l'extravagant Me Goguillot — jusqu'aux grands ancêtres : Léon Ménard, Ernest Denis, Jean-François Séguier, l'abbé Bridaine, le marquis de Villevieille, Jean Reboul, Alphonse Daudet, Louis Rossel (si superbement évoqué par Christian Liger, l'an dernier), Jo Durand a voulu conserver le souvenir de ces belles figures de sa vie et de notre histoire — et les arracher au Temps, qui passe...

Il expliquait lui-même :

« Pourquoi j'ai toujours eu une prédilection pour les biographies d'hommes célèbres ? Parce que j'ai toujours aimé les grandes âmes, d'où sortent naturellement de nobles actions. »

Avec le même enthousiasme, il a défendu le Félibrige et célébré Mistral, dans un ouvrage, paru en 1974, qui nous rappelle à juste titre les beautés de la langue d'oc, que parlaient quotidiennement mes grands-parents, et le génie de l'auteur de *Mireille*.

Dans ses *Ecrits d'arrière saison*, en 1988, où il rend hommage à Louis Jacquinot, ancien ministre de la Marine nationale, et à ses amis André Nadal, Aimé Vielzeuf, Jean-Charles Lheureux, Georges Sapède, Daniel Vergély, tous les cinq ses confrères de l'Académie, Jo Durand considère

globalement son œuvre, et l'estime à de bien minces proportions : « Je ne me suis jamais considéré que comme un bien modeste assembleur de renseignements ».

Pourtant, elle vaut mieux que cette humilité : tous les journalistes de la région, dans *Midi Libre*, *le Réveil du Midi*, *la Marseillaise*, *le Gard à Paris*, *le Méridional*, *le Petit Cévenol*, étaient unanimes à reconnaître les qualités de clarté, d'honnêteté, d'intelligence, de cet infatigable chroniqueur. Edgar Tailhades, son brillant ami, a jugé ainsi ses *Feuillets épars* : « Cet ouvrage est à l'image de son auteur : modeste, mais riche de pensée, simple, mais d'une élégante délicatesse de touches. »

Une Bibliothèque, au nom de Joachim Durand, fut inaugurée par lui dans sa commune natale de Laval-Pradel. Lui qui aimait tant les livres ne pouvait souhaiter, de son vivant, plus bel hommage.

Par ailleurs, les distinctions les plus hautes et les mieux méritées ont couronné le courage, l'action et l'œuvre de ce grand honnête homme : il était Commandeur dans l'Ordre de la Légion d'honneur, dans l'Ordre national du Mérite et dans l'Ordre des Arts et Lettres.

L'Académie de Nîmes a perdu avec lui un ami fidèle, et l'un de ses plus beaux fleurons.

Il est bien difficile de prendre la relève. « Quasi cursores... » comme des coureurs qui se passent un flambeau. A côté des écrits de Jo Durand, le Théâtre, que j'ai pratiqué jusqu'ici, et qui me doit certainement de lui succéder, me paraît tout à coup un art de l'éphémère.

Comme la Cigale de la Fable : « Nuit et jour, à tout venant, je chantais — ne vous déplaise... »

Et Dieu sait s'il est grisant de métamorphoser un texte muet en spectacle ; de créer, à coups de veilles et de

répétitions, un monde totalement artificiel, mais qui finit par sembler plus brillant, plus sonore, plus parfait que le vrai, sans platitudes ni temps morts ; d'entrer tout vivant dans un personnage, et de fanfaronner auprès des Précieuses : « Je veux établir chez vous une Académie de beaux esprits » — ou encore, alors que dans la vie on les a tendrement aimés, de gémir comme Monsieur Jourdain : « Ah, mon père et ma mère, que je vous veux de mal ! »

Qu'il est grisant aussi d'entraîner avec soi, dans ce monde magique, ses élèves — car je fus professeur, à l'occasion —, ses amis — et certains académiciens ont joué avec moi ! — ou des inconnus qui viennent vous demander de sortir de leur peau quotidienne.

Et grisant, bien sûr, d'entraîner dans ce tourbillon, toute sa famille, sa femme, qui vous suit depuis les débuts, vous soutient dans les plus folles entreprises, malgré d'homériques révoltes, peint les décors, dessine ou fabrique les costumes, interprète les jeunes filles, depuis Iphigénie jusqu'à Angélique, puis les grands rôles : Elmire, Elvire ou Lysistrata, et vous donne aussi trois filles ; qui, à leur tour, entrent en scène et dans le jeu ; et vous donnent des petits-enfants, qui commencent déjà à mettre un pied dans le Rêve...

Et ce rêve, avec quelle joie on le partage, dans les villages perdus des Cévennes, à Lanuéjols ou Dourbie, comme dans les villes surdouées, à Montpellier, Aix ou Cannes ; à Nîmes, bien sûr, durant 29 Férias ; comme à l'extérieur des frontières, dans un amphithéâtre de Hanovre, un lycée de Varsovie, l'hôtel Méridien d'Abu Dhabi ou le « théâtre de la jeunesse » de Kiev. Porter le théâtre français à Göttingen ou Odessa, et le faire applaudir

chaleureusement après chacune des 150 représentations, à l'étranger, oui, ça fait chanter la Cigale ! « L'insecte net gratte la sécheresse »... »

Mais quand les bravos se sont tus, quand les projecteurs sont éteints, demeure alors l'amertume que ces efforts et ces exploits se soient évanouis à jamais, et qu'il n'en reste plus de trace — alors qu'un film au contraire est bâti pour durer, alors que nous pouvons, encore aujourd'hui, admirer, comme s'ils étaient vivants, la beauté de Simone Signoret dans Casque d'Or, le regard fulgurant de Louis Jouvet, ou le visage blême de Jean-Louis Barrault, jouant « Baptiste » pour l'éternité.

Or, il se trouve que la Cigale peut dissimuler une Fourmi.

Non pas la fourmi égoïste et cruelle de La Fontaine, qui ricane de haine devant l'imprévoyance d'une artiste affamée. Mais la fourmi populaire, qui fait des provisions, par crainte de l'hiver. « Quand la bise fut venue... » J'y suis déjà, à l'entrée de la froide saison.

Mais depuis longtemps, la fourmi engrangeait sa provende. Depuis longtemps, les mots m'avaient paru la seule nourriture impérissable, qui vaille la peine d'être conservée. Comme pour Jo Durand, comme pour Sartre, comme pour beaucoup dans notre Académie, les Mots, qu'ils soient poèmes, pièces de théâtre, articles de critique, sont les jalons d'une pensée et d'une vie.

Dans une fin de siècle où tourbillonnent les images et les chiffres sur les écrans de la télévision ou des ordinateurs, où les téléphones, les fax, les minitels, les jeux vidéos, nous envahissent dangereusement, il m'a semblé trouver un refuge, contre les assauts de la modernité, dans la bibliothèque silencieuse de l'Académie.

La voilà, près de nous, la vraie « maison de la mémoire », pour évoquer le titre du grand spectacle que Christian Liger avait écrit à l'occasion des 2 000 ans de la Ville de Nîmes, et où il m'avait proposé deux rôles bouffons : un évêque dans les vignes du Seigneur et un banlieusard raciste qui promenait dans la nuit son molosse...

J'ai donc déposé, en hommage à l'Académie, et dans l'espoir que quelques-uns de mes confrères auront la curiosité de les découvrir, à quatre pas d'ici, non pas mes œuvres complètes, ce serait trop prétentieux, mais quelques spécimens de mes activités littéraires.

La poésie, d'abord, par quoi l'on commence naturellement, quand on a quinze ans, que l'on est interne et malheureux — et que très vite l'on veut voir imprimée, à compte d'auteur, dès la classe de Philo et l'Hypokhâgne, sous des titres désespérés : *Lassitudes*, *Des vers... ça n'en vaut pas la peine...* Les *Désordres*, que j'ai choisis, parus aux Editions Regain, contiennent quelques poèmes comme *Tauromachie*, *Comédiens*, *Prière d'un croyant*, ou *Ma Puce*, dont je n'ai pas trop à rougir, quarante ans après.

Le théâtre vous peut aussi offrir quelques surprises : si j'ai nourri la Compagnie des Arènes des grands textes de Shakespeare, Molière, Beaumarchais, Goldoni, Musset, Giraudoux ou Lorca, je me suis essayé à écrire moi-même des comédies que m'inspiraient l'actualité et les conflits spectaculaires de notre temps : *Le Parisien*, *Madame ! Les Petites Bornes*, *La Bombe K*, *La Correction* au mois de mai 68, *Numéro-Suicide*.

Mais d'autres grands auteurs m'ont invité à les adapter à notre sensibilité moderne, à les recréer pour un

public d'aujourd'hui : Aristophane m'a inspiré *L'Assemblée des Femmes*, *Lysistrata*, *Ploutos et les Oiseaux*, *Les Grenouilles sauvent la Paix* ; Rabelais, *La Folie de Gargantua* (que nous allons reprendre avec *le Tartuffe* pour les 40 ans de la Compagnie) ; Michelet et quelques historiens postérieurs, *Le jour de gloire est arrivé*, qui célébrait, à Nîmes, le Bicentenaire de la Révolution de 89.

Onze pièces en tout, qui possèdent le double avantage d'être imprimées, avec souvent les photos du spectacle — et d'avoir subi, sans être sifflées, l'épreuve du feu, je veux dire du public.

Restent *deux recueils d'articles* qui contiennent, me semble-t-il, l'histoire du théâtre, à Nîmes, depuis trente ans.

Le premier, *Entre la poire et le fromage*, est composé de tous les éditoriaux, parus dans *L'Echo du Midi*, de 1963 à 1973. Eugène Bruguière, le frère cadet de Georges Bruguière, sénateur du Gard, qui préfaça le premier ouvrage de Jo Durand, m'avait demandé de remplacer son éditorialiste — disparu — Paul Reboux, célèbre pour ses « A la manière de... » et dont « les Fléchettes » mettaient du piquant à la première page de *L'Echo du Midi*, journal d'annonces, mais ouvertement satirique.

Pendant dix ans, toutes les semaines, j'ai dû imaginer un dialogue, comme à la fin d'un repas, entre la poire et le fromage, un dialogue animé, comme au théâtre, qui rendît compte des grands événements politiques — *l'assassinat de Kennedy*, *le pape à l'ONU*, *la mort de Churchill*, *De Gaulle à Moscou*, *le limogeage de Kroutchev* —, ou des petites querelles de clocher — *la Gaffonne et le Cadereau*, *Nîmes-Clochemerle*, *Dieu aime-t-il la Féria ? A un jeune intellectuel nîmois* — qui m'avait montré son derrière...

Je n'avais pas que des amis.

Par ailleurs, grâce à Jean-Charles Lheureux, qui fut le secrétaire perpétuel de l'Académie pendant quelques années, et qui, chef d'Agence du *Méridional*, était devenu chef d'Agence de *Midi Libre*, j'ai pu, depuis septembre 1972 jusqu'à ce jour, assurer la critique dramatique de notre grand quotidien régional.

Plus de vingt ans de théâtre, à Nîmes, sont inscrits dans un millier d'articles que j'ai conservés. « Ne murmurez pas Messieurs », comme dit Bossuet en d'autres circonstances : vous n'êtes pas condamnés à les lire. Je me suis amusé seulement à en choisir une centaine, à leur donner un titre : *100 Vedettes à Nîmes*, à les faire photocopier, et à les classer par ordre alphabétique. Si bien qu'on peut à loisir aller chercher du côté de chez Coluche ou de Brassens, de Raymond Devos ou Philippe Découflé, de François Périer, Jean Marais, Jean Piat, Dominique Bagouet, Jérôme Savary, Pauline Laffont, Jean-Louis Trintignant, du côté de Peter Brook et de Bob Wilson — l'impression qu'ils ont pu laisser en jouant ici. Dispersés par le temps et l'espace, ces vedettes, ces artistes sont rassemblés sur un même plateau, à « Nîmes, sans visa », et longtemps sans théâtre...

Comme l'avoue Hector, au cœur de son discours, dans *La Guerre de Troie*, de Giraudoux : « C'est ici que j'ai honte ».

Honte d'avoir été si long ; honte d'avoir trop « fait l'article » ; honte d'avoir complaisamment étalé les réserves de la Fourmi, avec l'immodestie de la Cigale.

Et pourquoi ? pour l'illusion que les « mots sont monuments » et ne peuvent mourir ?

« Maigre immortalité noire et dorée », ricane Valéry dans son *Cimetière marin*. Dorée, comme la rue de notre Académie. Encore un signe, peut-être.

Un signe à plonger, corps et âme, dans le stoïcisme de Vigny :

« *A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse Seul le silence est grand.* »

Il faudrait se taire alors. Couper net le discours. Ce serait beau, peut-être, mais sinistre.

Le pessimisme n'est pas mon fort. Comme Jo Durand, qui faisait d'Offenbach son musicien préféré, j'ai souvent pensé : « Le secret du bonheur ? Toujours s'enthousiasmer pour quelque chose. »

Il l'a prouvé lui-même par cette lettre qu'il m'adressait, le 25 mai 1990, et c'est un signe encore, le dernier ! — pour me féliciter de ma « croix de Chevalier dans l'Ordre national du Mérite ». Cette lettre sans timbre il l'avait apportée lui-même à l'Agence, « aux bons soins du Journal *Midi Libre* ». Il avait 87 ans !

C'est en pensant à ce beau geste généreux, et à sa passion des textes imprimés, que l'idée m'est venue de faire don à la bibliothèque de l'Académie de ces articles et de ces pièces que Jo Durand me faisait ainsi l'amitié d'estimer.

A vous, Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire perpétuel, Mesdames et Messieurs les Académiciens, qui m'avez fait l'amitié de m'accueillir et de m'écouter jusqu'au bout, je puis assurer qu'après avoir maintenu « Au service du Théâtre », pendant 40 ans, la Compagnie des Arènes — qui porte dans son titre un des plus « festifs » monuments

de Nîmes et du Gard, ce qui me vaut souvent des coups de fil pour les locations de la Féria ! —, je vais essayer de mettre une partie des forces qui me restent, pour une fin heureuse de la Fable, « au service de l'Académie ».

M. Christian Liger présente ses félicitations à nos nouveaux confrères et l'invite à se rendre dans la pièce voisine afin d'accueillir sa famille et ses amis.

La séance s'achèvera dans les locaux du premier étage au cours d'une amicale réception.